

LE RITE DE LA TABLE
Ou
EN VISITE A BESLAN
de
MARIO MATTIA GIORGETTI
- TRADUIT PAR CLAUDIE SANSEAU-

PERSONNAGES

Un homme, un journaliste, une directrice d'école, une voisine.

DÉCOR

Une pièce faisant office de cuisine et salle-à-manger. Mobilier modeste. Deux portes, une au fond, une sur le côté.

Septembre 2005, Beslan

SCÈNE 1

Une porte s'ouvre. Un homme est poussé vers l'intérieur par un autre homme armé d'un pistolet.

L'HOMME: Maintenant vous pouvez me faire toutes les questions que vous voulez.

LE JOURNALISTE: Pourquoi vous me menacez? Pourquoi m'amenez-vous ici? Vous êtes un journaliste?

L'HOMME: *(il rit bruyamment, mais ne répond pas, il ôte son manteau et garde son pistolet à la ceinture)*

LE JOURNALISTE: Sachez qu'ils ne paieront aucune rançon. Dans ce pays on ne traite pas avec les terroristes. Il y a déjà eu des précédents. Vous devriez le savoir.

L'HOMME: Je sais, je sais. Malheureusement, pour nous tous.

LE JOURNALISTE: Alors que voulez-vous de moi? Je ne comprends pas.

L'HOMME: Vous allez le comprendre, restez calme. Ne craignez rien. Je vous ai séquestré en tant que journaliste pour réussir à attirer votre attention, ou disons, l'attention d'un représentant de la presse étrangère.

LE JOURNALISTE: Que vous voulez savoir?

L'HOMME: C'est vous qui devez savoir certaines choses.

LE JOURNALISTE: Et pour cela, il était nécessaire de me séquestrer?

L'HOMME: La police d'ici vous contrôle tous. Vous êtes tous accrédités en tant que journalistes amis de notre gouvernement. Mais ils craignent d'avoir des surprises car beaucoup de faits ne doivent pas être révélés à la presse internationale.

LE JOURNALISTE: Pourquoi devrais-je vous croire? Vous pourriez être un fou, un rebelle qui cherche à discréditer le pays.

L'HOMME: Oui je suis fou, mais de douleur, comme beaucoup d'autres gens de Beslan qui ne vous feront jamais voir cette folie. Le gouvernement vous a invités pour vous montrer quel beau travail a été fait en une année seulement. Ils ont construit deux écoles, très contrôlées, un terrain de sport. Ils essaient d'étouffer leur sentiment de culpabilité. Ils sont responsables

d'avoir effectué un massacre dans le seul but de démontrer leur détermination contre les terroristes tchéchènes. Il y a eu 363 morts. 319 otages dont 187 enfants, 32 terroristes, 12 soldats des forces spéciales et 425 blessés grave. Et il manque à l'appel une cinquantaine de personnes. Raptées, dispersées ou disséminées au lance-flammes utilisés pendant l'assaut... Ils ont détruit une communauté.

LE JOURNALISTE: Mais que devaient-ils faire? Attendre que des terroristes fassent sauter l'école avec 1128 personnes à l'intérieur?

L'HOMME. Pourquoi n'ont-ils pas traité?

LE JOURNALISTE: On ne peut pas traiter avec des fanatiques voués à la mort.

L'HOMME: Non, non, ils pouvaient traiter. Ils étaient là, en tout cas... pour leur cause. Il voulaient obtenir des résultats, il était donc possible de négocier, de trouver des compromis.

LE JOURNALISTE: Mais cela aurait créé un précédent, et d'autres délits auraient suivis. Moi, à leur place, j'aurais fait la même chose.

L'HOMME: *(il a un moment de folie et agresse furieusement le journaliste lui l'attachant les pieds et les bras à la chaise)* Là sont morts mon fils, mon fils, ma femme, ma femme et tous les autres, Et pourquoi? Parce que qui est au pouvoir doit donner des exemples de force?

LE JOURNALISTE: Arrêtez de me maltraiter. Détachez-moi.

L'HOMME: Après, quand vous m'aurez écouté.

LE JOURNALISTE: Mais détachez-moi, j'ai seulement exprimé mon opinion.

L'HOMME: Mais votre opinion, comme celle de la police, produit des morts et des morts. Il ne doit pas y avoir des arguments, des

opinions, qui font des morts. La vie est sacrée. Pour tout le monde. On doit dialoguer, parler, parler jusqu'à ce que de justes compromis finissent par prévaloir.

LE JOURNALISTE: Mais on ne peut pas subir des agressions. On doit répondre.

L'HOMME: Il faut comprendre pourquoi naissent les agressions. À un pourquoi, suit un autre pourquoi et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on trouve la réponse satisfaisant les besoins réciproques. Seulement de cette manière la convivance est possible. Chercher à comprendre, chercher à comprendre.

LE JOURNALISTE: Et que voudriez-vous me faire comprendre?

L'HOMME: Les choses que l'on vous cache, les choses qui ont causé tous ces morts. Les mensonges qu'ils continuent à dire. Une série de mensonges, tous les jours. Comment on vit maintenant dans cette ville-cimetière. Voilà ce que je veux vous faire comprendre.

LE JOURNALISTE: Mais moi je suis ici pour raconter ce qui s'est passé il y a un an. Vous n'êtes pas d'accord avec ça?

L'HOMME: Si, bien sûr. Mais ce n'est pas ce qui nous intéresse nous en ce moment. On ne doit pas se contenter de construire de nouveaux édifices, de nouveaux cimetières et pierres tombales. Il faut reconstruire les gens, les hommes, les femmes, les enfants, qui sont là, sous vos yeux, détruits, mais que vous, vous ne pourrez jamais voir, parce qu'ils vous en empêchent. C'est un État policier. Nous sommes tous sous contrôle. Vous vous en apercevrez. Que croyez-vous? Que votre absence à la cérémonie passera inaperçue? Ce sera noté. Et comment! Tous les journalistes accrédités auront fait l'objet d'un contrôle. Et ne vous trouvant pas ils se demanderont où vous êtes, pourquoi vous êtes hors du contexte officiel. La chasse commencera. De maison en maison, jusqu'à ce qu'ils vous trouvent. Voilà comment on vit ici.

LE JOURNALISTE: N' exagérez-vous pas.? Ne s'agit-il pas d' une vision caricaturée. Il ne me semble pas qu'il y ait toute cette situation de contrôles.

L'HOMME: Vous vous rendrez compte par vous-même.

Les lumières s'éteignent.

SCÈNE II

LE JOURNALISTE: (*debout dans la pièce avec l'homme qui tient son pistolet à la main*) Alors, expliquez-moi pourquoi tout ce mystère autour des gens de cette ville. Pourtant à cette cérémonie beaucoup de citoyens ont été invités. Si c'était comme vous dites, ils n'auraient pas accepté. À la conférence de presse il y avait beaucoup de gens de Beslan.

L'HOMME: Je sais. Ce n'est pas très intéressant de savoir ce que disent le maire de Moscou et tous les hommes de Putin, tous corrompus, vendus. Mais s'ils viennent c'est parce qu'ils sont tous menacés, victimes des chantages de la police .

LE JOURNALISTE: Mais aujourd'hui c'est une journée importante. Aujourd'hui il y a l'inauguration de deux nouvelles écoles, pour des centaines d'enfants de Beslan.

L'HOMME: Je sais. Ce sont deux écoles données à Beslan par la femme du maire de Moscou, afin de soulager sa conscience pour le massacre commis l'année dernière.

LE JOURNALISTE: Laissez-moi partir, il est important pour mon journal que je sois présent. Pour parler du massacre de l'an dernier. Je dois envoyer l'article demain.

L'HOMME. Il est important que vous sachiez ce qu'ils ne vous diront pas. (*silence*)

LE JOURNALISTE: Que devrais-je savoir?

L'HOMME: La vérité. (*silence*) Ici, c'est un enfer pour ceux qui sont restés, même s'ils ne vous le diront jamais. Mais moi j'ai rompu avec eux. Je veux parler, pour mon fils, pour ma femme.

LE JOURNALISTE: Pourquoi ?

L'HOMME: L'histoire est longue et douloureuse. Mon histoire, l'histoire de tant d'autres. L'enfer, nous sommes en enfer.

LE JOURNALISTE: Mais pourquoi est-ce avec moi que vous voulez parler?

L'UOMO: Si vous m'écoutez, vous aurez des choses à raconter. Nous devons nous dépêcher parce que, pendant que je vous conduisais jusqu'ici, j'ai eu l'impression que nous étions suivis. Vous n'avez rien remarqué, vous?

L'HOMME: Je n'ai rien remarqué. Pourquoi pensez-vous qu'on aurait été suivis?

LE JOURNALISTE: Je vous l'ai déjà dit parbleu! Ils ne veulent pas que l'on parle avec les journalistes étrangers. Les téléphones sont sous contrôle. Tout est sous contrôle ici.

LE JOURNALISTE: Pour quel motif ? Que craignent-ils?

L'HOMME: Que le monde apprennent ces nouvelles sur l'enfer de Beslan. Ce serait une honte pour la Russie gouvernée par Poutine. Personne ne doit connaître la vérité sur la Russie, ses drammes, ses contradictions. Ils craignent un procès pour les massacres dont la police serait responsable. Êtes-vous disposé à m'écouter?

LE JOURNALISTE: Je vous écoute, mais éloignez ce pistolet.

L'HOMME: Attendez. Promettez-moi que si vous veniez à être arrêté, vous ne direz rien de notre rencontre. Nous risquerions de disparaître.

LE JOURNALISTE: Je vous le promets. Mais d'abord éloignez cet engin. Je ne tenterai pas de m'enfuir.

L'homme pose le pistolet sur une chaise. Il prend une bouteille d'eau, un verre. Le journaliste sort de sa poche son petit magnétophone, l'homme bondit vers la chaise et reprend son pistolet.

LE JOURNALISTE: Ce n'est qu'un simple petit magnétophone. Ne craignez rien, je ne suis pas armé, d'ailleurs, je ne pourrais pas si vous dites que nous sommes tous sous contrôle.

L'HOMME: Vous avez raison. *(Il remet le pistolet à sa ceinture)* Je regrette, je n'ai que de l'eau à vous offrir. Mais vous ne pouvez pas utiliser ce magnétophone. Il suffit que vous preniez des notes... *(Long silence)*

LE JOURNALISTE: Allons-y. *(Silence)* Comment se passent vos journées? Votre enfer?

L'HOMME: Autour de cette table. Je tourne autour de cette table. Le matin je prépare le petit déjeuner pour trois, puis je débarasse, je remets tout dans ce meuble, à midi de nouveau je mets le couvert pour trois, puis je débarasse, je remets de nouveau tout à sa place. Le soir, à l'heure habituelle, à peine rentré du travail, je mets le couvert, exactement comme le faisait ma femme. Seulement que maintenant ma femme, mon fils ne sont plus là. Ils sont restés dans l'école de Beslan où on les a tués. Pas les terroristes, non. Des personnes envoyées par les autorités de Moscou. Les forces spéciales. Ils n'ont pas voulu négocier. Ils savaient qu'il y avait plus de mille personnes à l'intérieur. C'était le premier jour d'école. Pourquoi n'ont-ils pas négocié? Ils ont employé la force, voulu montrer leur force, mais à qui? Les morts, à l'intérieurs de l'école sont la conséquence de la faiblesse du gouvernement. Putin aurait dû négocier. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? S'il y avait eu son fils à l'intérieur, qu'aurait-il fait? Bourreau. Criminel. Avant toute chose vient son ego, sa volonté de démontrer sa détermination face aux Tchétchènes, Qu'a-t-il obtenu?... Des morts. Ils ont pris un seul prisonnier, condamné lors d'un faux procès. Pendant ce temps, en Tchétchénie il y a un

conflit, une guerre, des gens qui souffrent. Pourquoi refusent-ils de traiter, pourquoi ? Que veulent-ils ? Dominer un peuple ? Le contrôle des richesses du sous-sol, montrer qu'ils arrivent à tenir tête aux autres nations, aux organisations internationales. *(Pause)* Mais moi, chaque jour je répète le rite de la table, car c'est là que nous étions ensemble, on parlait, on faisait des rêves pour le futur notre fils. Autour de cette table il y avait tout mon monde. Je le revis de cette manière. J'arrive à voir les sourires, les grimaces, les caprices de mon fils, la fatigue et le regard doux de ma femme. Seulement comme ça je peux continuer à vivre. Voilà comment je passe mes journées. En parlant avec eux. Depuis un an, tous les jours. Avant d'aller au travail et au retour. Au chantier, on ne parle pas, nous sommes tous en silence, pour ne pas aiguïser notre douleur. Mais, chez moi, même s'ils ne sont pas là, je veux parler avec mon fils, avec ma femme *(Il fait le geste d'essuyer une larme qu'il n'y a pas. Longue pause, puis hurlant)* Je veux parler, crier ma souffrance au monde, la souffrance de mes compagnons de travail, de mes amis, de ceux que je connais à peine mais qui souffrent, Je connais leur douleur, à tous. Vous qui êtes un journaliste, dites-le à votre pays. Ici règne la douleur. Beslan a été anéantie.

LE JOURNALISTE : Comment ont été utilisées les aides humanitaires, comment les autorités se comportent-elles avec vous ? Avez-vous des anecdotes ?

L'HOMME : Excusez-moi, c'est l'heure du diner. Nous devons manger. Ça, c'est la radio que nous écoutions. Nous ne regardions jamais la télévision pendant les repas. Pourquoi empoisonner la nourriture avec des nouvelles tristes. Nous mangions avec une musique de fond. *(Il allume la radio, musique. En silence, le journaliste se lève de sa chaise, il se met dans un coin, comme pour ne pas déranger. L'homme accomplit le rite avec une grande précision, puis il s'assoit, il prie. Ensuite il débarrasse. Il retourne à table, d'un geste de la main il appelle le journaliste)* Approchez, je veux commencer, raconter quelque chose.

Les lumières s'éteignent.

SCÈNE III

Des journaux et des photographies étalées sur la table. Un lampadaire allumé près d'un modeste fauteuil. Le journaliste est assis dans le fauteuil. L'homme derrière lui, lui montre des photos.

L'HOMME : Ici, c'est ma nièce Zalina, 12 ans. Une enfant tendre et courageuse, belle. Elle venait chez nous tous les dimanches pour jouer avec notre fils. Là, c'est mon fils qui joue aux échecs. Ils étaient passionnés. Ils me battaient toujours. Ils se moquaient de moi et de ma femme, qui ne voulait pas jouer pour ne pas faire mauvaise figure. Tous les dimanches elle préparait pour eux une tarte aux pommes. Avec ces toutes petites pommes, vilaines et immangeables crues. Des pommes pour les cochons. Mais ma femme les pelait avec patience, les coupait en tranches qu'elle disposait sur de la pâte feuilletée comme des pétales de rose. C'était une de ses spécialités, et Zalina aimait cette tarte, elle aimait mon fils, elle aimait jouer aux échecs. Elle a survécu. Mais comment ? Elle a déjà tenté trois fois de se jeter dans un puits. Elle ne veut plus vivre et ne sent plus la douleur physique. Quand sa tante la perd de vue, elle allume le fer à repasser et se fait des brûlures sur les mains. Elle était allée au premier jour d'école avec ses parents, ses deux sœurs et de la famille. Après la première explosion elle a entendu leurs voix l'appeler de loin, Zalima, blessée à un pied, et ayant une grande douleur, elle n'a pas réussi à les rejoindre. Maintenant elle souffre d'un fort sentiment de culpabilité. Elle se sent coupable de ne pas avoir sauvé sa famille, d'être vivante. « Je veux partir au ciel avec eux » répète-elle.

LE JOURNALISTE : Mais personne ne s'occupe d'elle ?

L'HOMME : Ils veulent la mettre dans un hôpital psychiatrique. Mais ce serait la tuer. Je la prends tous les dimanches avec moi et je lui prépare la tarte aux pommes, comme si rien ne s'était passé. J'arrive même à la faire rire. Et elle, c'est une amie de Zalima, 11 ans, elle est retournée juste hier sur le lieu du massacre. Avec sa sœur Alina, 8 ans, elle s'est assise au milieu du gymnase. Elles étaient là, il y a un an, quand le toit s'est écroulé. A New-York, avec l'aide du Comité, on lui a fait mettre une prothèse à l'œil gauche, sa petite sœur cache une jambe postiche. Elles ont affronté six mois d'hôpitaux, en Russie, en Allemagne et aux Etats -Unis, Il n'y a que trois jours que leur père les a informées de la mort de leur mère. Elles sont allées voir l'endroit où elles avaient été ensemble pour la dernière fois. Leur père m'a dit : « je suis anéanti. J'ai tout vu et je sais comme ils mentent. Pas une parole de vérité en un an ». Elle, c'est Ira, 7 ans, quand elle s'est réveillée son frère et sa sœur avaient déjà été enterrés. Elle a eu la tête transpercée, elle n'a pas parlé jusqu'au mois de janvier. Elle restait des heures un crayon de couleur à la main, comme en suspens. Immobile et le visage sérieux, se concentrant sur des images, des fantômes qu'elle ne pouvait pas représenter. Avec l'aide d'une psychologue de l'Académie de Moscou en mars, elle a pour la première fois réussi à sourire. Elle a peint vingt toiles. Les nuits noires, les tempêtes, les visages monstrueux des soldats ont fait place au soleil, aux paysages, aux portraits des autres enfants sauvés. Elle n'accepte toujours pas d'aller à l'école, mais elle aide à remettre en état les salles où les rescapés essaient de redevenir des êtres humains.

LE JOURNALISTE : Je peux avoir quelques photos pour documenter mes articles ?

L'HOMME : Absolument. Je n'attends que ça. Que les gens voient ce qu'est devenue Beslan, des pères, des mères, des enfants, des

vieux, tous disparus, une société mutilée. Trois générations effacées en trois jours

LE JOURNALISTE : Mais, ici à Beslan, tout le monde ne pense pas comme vous.

L'HOMME : La moitié de la ville veut oublier. L'autre moitié ne veut pas oublier, demande justice et refuse avec détermination les indemnisations. Même les centaines d'enfants qui en ce moment rentrent des vacances offertes grâce à la solidarité internationale n'arrivent pas à sourire. Ils s'embrassent, ignares des causes de la tragédie, et continuant à demander, pourquoi c'est arrivé, qui a voulu leur sacrifice. Qui sont ceux qui, tout en les saluant avec de beaux discours, ne voit pas l'heure de les oublier.

LE JOURNALISTE : Mais comment pouvez être sûr que la tragédie ait été causée par les Russes.

L'HOMME : Même le chef de la commission d'enquêtes fédérales, Torshin, a admis que le massacre a été causé par l'intervention du groupe Alfa. Les explosions, les écroulements, les incendies sont la conséquence des tirs des troupes spéciales, de l'utilisation de lance-flammes. Arme interdite par les conventions internationales. Les bombardements ont été aussi causés par des chars d'assaut tirant des grenades, croyez-moi. Presque quatre cents otages.

LE JOURNALISTE : Trois cent soixante-trois exactement.

L'HOMME : Et tous ceux qui ont disparu ? Ce n'est pas le nombre exact qui change quelque chose. Je vous disais que presque quatre cents otages ont été sacrifiés seulement pour anéantir les terroristes, durant des heures personne n'a donné l'ordre aux pompiers d'intervenir, beaucoup de soldats se sont débinés, travestis en secouristes.

LE JOURNALISTE : Vous voulez dire qu'il y a eu préméditation ?

L'HOMME : Je ne sais pas, je ne veux pas penser une chose pareille, mais je sais que ça a été une action catastrophique, œuvre d'un quartier général incompetent et cynique.

On entend frapper à la porte.

L'HOMME : *(il fait signe au journaliste de rester calme, en silence et en retrait)* Qui est-ce ?

LA FEMME : C'est Medina.

L'HOMME : *(tout bas au journaliste)* C'est ma voisine. *(Il enlève rapidement son pantalon, reste en slip. Il ouvre à peine la porte)*

L'HOMME : Bonsoir Madina, j'étais en train de me coucher, je suis à moitié déshabillé. Excusez-moi mais je ne peux pas vous recevoir. Qu'est-ce que vous voulez ?

LA FEMME : Rien, je voulais seulement parler deux minutes avec vous. Savoir si vous étiez allé à la cérémonie des écoles. Comment ça s'était passé, qui il y avait.

L'HOMME : Non, je n'y suis pas allé, j'étais trop fatigué. Et puis, vous connaissez mes idées, d'ailleurs vous n'y êtes pas allée non plus d'après ce que je comprends.

LA FEMME : Non, je n'y suis pas allée non plus, je pense comme vous. Mais je voulais aussi vous dire que des amis de mon mari sont venus pour l'informer qu'on recherche dans notre quartier un journaliste étranger qui a disparu. Vous êtes au courant de quelque chose ?

L'HOMME : Je n'ai pas le temps de m'occuper des disparus. Qu'est-ce qu'on a à voir avec ça nous ? Bonne nuit Madina.

LA FEMME : On en parlera demain. Bonne nuit et excusez-moi pour le dérangement monsieur Vova.

L'HOMME : *(il referme la porte, se dirige vers la radio et l'allume, il remet son pantalon et reprend son pistolet)* Il vaut mieux confondre un peu les bruits. Je ne peux me fier de personne. Il y a des traîtres, des vendus à la police.

LE JOURNALISTE : Mais continuez...

Les lumières s'éteignent.

SCÈNE IV

L'homme et le journaliste sont assis à une table. Le journaliste observe un album. Sur la table des photos, une bouteille d'eau. Il fait presque nuit L'homme ferme les fenêtres. La radio est allumée et transmet une musique de Mozart qui accompagnera toute la scène.

LE JOURNALISTE : Vous avez recueilli cette documentation à des fins personnelles, pour vous rappeler, ou vous espérez faire savoir ce qui se passe à Beslan ?

L'HOMME : *(irrité)* Pourquoi je vous aurais séquestré si ce n'était pas pour vous faire connaître la vérité sur ce qui se passe à Beslan.

LE JOURNALISTE : Cette femme à l'air distingué, qui est-ce ?

L'HOMME : C'est... une fonctionnaire du parti. Elle aussi c'est une rescapée. Lors de l'explosion tout le toit lui est tombé dessus. Elle était avec son mari et ses deux filles. Ils sont morts dans ses bras. Après cette tragédie elle a abandonné le parti, elle ne travaille plus. Elle passe ses journées au cimetière à astiquer et arranger les fleurs de plastique sur leurs tombes. Ses amis lui apportent à

manger, elle mange assise sur les tombes sans parler. De temps en temps elle se met à sangloter et à hurler en tapant sa tête sur la tombe de son mari. Elle veut le rejoindre. On l'emmène alors à l'hôpital mais elle s'échappe et retourne au cimetière. Elle sait bien qu'elle est surveillée. Mais elle n'a qu'une envie, c'est de mourir.

LE JOURNALISTE : Je comprends. Mais malgré tous ces témoignages angoissants il n'y a pas de preuves pour savoir qui a commis le massacre : les terroristes ? La police ?

L'HOMME : Mais réfléchissez. Si les terroristes avaient voulu seulement commettre un massacre, ils auraient miné l'édifice pour le faire exploser, sans prendre d'autres risques. Ils ont eu eux aussi des victimes. Ils faisaient seulement du chantage pour obtenir quelque chose qu'on ne leur avait pas donné. Que l'on n'a pas voulu leur donner. Ils demandaient quelque chose pour les Tchétchènes, pour leur patrie.

LE JOURNALISTE : Mais qui a commencé cette guérilla qui a ensuite précipité ?

L'HOMME : Les terroristes n'avaient pas intérêt à tirer, à faire précipiter la situation, nous devons donc en conclure que ce sont eux. Et puis, il y a des témoins qui peuvent l'affirmer, Des témoins qui étaient aussi des otages et qui ont entendu ce que les terroristes disaient entre eux.

LE JOURNALISTE. Et il est possible de parler avec ces témoins ?

L'HOMME : Ils ont tous été payés pour ne pas parler, pour retirer ce qu'ils avaient dit à peine avoir échappé à la mort. Mais il y a une personne disposée à témoigner, parce qu'elle ne voit pas l'heure de se racheter.

LE JOURNALISTE. De qui s'agit-il ?

L'HOMME : De la vieille directrice de l'école, Lidia Tsalieva, celle qui cherchait à négocier avec les terroristes à l'intérieur de

l'école. Elle essayait de ne pas irriter les guérilleros, elle les secondait. Elle réprimandait les otages qui se plaignaient, elle a obéi aux ordres du commando, en espérant que les autorités négocient pour arriver à une solution. Mais, ayant survécu, elle est devenue un bouc émissaire, on l'accuse de complicité. Beslan la hait. Sortie de l'hôpital, elle vit isolée dans deux pièces. Personne ne lui adresse la parole, dans les transports publics les gens s'éloignent d'elle. Quelque fois elle se fait insulter. Elle est anéantie. Mais elle ne s'est pas fait acheter. Elle dit qu'elle a été contrainte à suivre les guérilleros dans leurs mouvements parce qu'ils avaient besoin d'elle pour se déplacer dans l'école. Elle était un otage indispensable pour eux.

LE JOURNALISTE : Et je pourrais la rencontrer ?

L'HOMME : Oui, nous pouvons la rencontrer, mais je dois la faire venir tout de suite parce que la police est en train de vous chercher depuis qu'ils se sont rendu compte de votre disparition et, comme l'a dit Madina, la voisine, ils sont déjà dans le quartier.

LE JOURNALISTE. Elle habite loin d'ici ?

L'HOMME : Non, le pâté de maison à côté.

LE JOURNALISTE : Trouvez une excuse plausible pour qu'elle vienne maintenant.

L'HOMME : Je vais l'inviter à jouer aux échecs, comme je fais souvent, parce que je suis le seul à la croire. (Il se dirige vers le téléphone, compose le numéro et attend la réponse) C'est Vova. Je t'appelle pour terminer la partie d'échecs d'avant-hier. Si on ne la termine pas, Je n'arriverai pas à dormir. Tu ne comprends pas pourquoi la ligne est dérangée ? Je répète : Je tiens absolument à terminer tant que j'ai la partie en tête, je dois vaincre cette partie ce soir, absolument ... essaie de comprendre... C'est urgent. Viens, je t'attends.(S'adressant au journaliste) J'espère qu'elle aura réussi à déchiffrer le message.

LE JOURNALISTE : Parlez-moi de votre femme et de votre fils.

L'HOMME : *(longue pause)* Je les ai reconnus à la morgue, au milieu d'une montagne de corps brûlés et mutilés. J'ai reconnu ma femme à ses boucles d'oreilles. Le reste, était brûlé. Un ballot noir sans les jambes. Le corps de mon fils était plus reconnaissable. Il avait dû être protégé par sa maman, qui le serrait contre elle... mais son crâne était perforé. Il s'appelait... *(La voix brisée)* il avait onze ans

LE JOURNALISTE : *(il prend une autre photo pour essayer de changer de discours)* Et qui est cette belle femme ?

L'HOMME : *(ne réussissant plus à se maîtriser, levant les bras au ciel)* Mais pourquoi les a-t-on tués ? Qu'est-ce qu'on a fait ? Comment je peux continuer à vivre, moi, maintenant sans eux ? Zinaida, ma femme, où es-tu ? Et où est notre fils ? Je vous parle tous les jours, je vous garde près de moi, près de cette table. Je prie avec vous, mais vous, vous n'êtes pas là. Je ne sais plus quoi faire ? Aidez-moi, je vous supplie, aidez-moi. Je veux que justice soit faite, que quelqu'un nous aide afin que les coupables soient condamnés pour ce massacre.

LE JOURNALISTE. Ce sera impossible de démontrer qui est coupable..

L'HOMME : Non, ce n'est pas impossible. *(Cherchant à retrouver sa dignité)* Excusez-moi si je n'ai pas réussi à me contrôler. Mais c'est une douleur insurmontable. *(Il prend la photo que le journaliste tiens encore à la main)* Cette belle femme, c'est Svetlana Dziova, trente- six ans, elle était médecin. Elle a essayé en vain de ranimer sa fille Zerassa et son neveu Zaur. Ils se sont éteints ensemble, elle a essayé de se frayer un passage parmi les corps pour sortir de l'enfer. *(Il prend une autre photo)* Voilà Alla Batagova, quarante-deux ans, en octobre, elle a perdu la raison. Elle est terrorisée par les contacts humains, par la foule, les bruits, la lumière, le noir. Sa famille l'a retrouvée au milieu des décombres de l'école. Par moments elle pleure, quelquefois, elle agresse les visiteurs. Le massacre n'a pas épargné non plus son fils

Timur, ni son frère, ni sa sœur et ses deux enfants. Elle a été trois mois dans le coma, elle termine ses journées en buvant de la vodka, trois bouteilles par jour. Maintenant elle est surveillée dans un service de psychiatrie. Elle répète à l'infini qu'elle déteste ce pays où la vie ne vaut rien. (*On entend frapper à la porte*) Qui est-ce ? C'est toi ? (*De l'extérieur, tout bas, « Je viens pour la partie d'échecs ».* Vova ouvre rapidement la porte et la referme tout de suite après l'entrée de la directrice de l'école)

LA DIRECTRICE : Il vaut peut-être mieux que je parte. Je vois que tu as déjà quelqu'un pour jouer aux échecs.

L'HOMME : Ne crains rien. C'est une personne qui, j'espère nous aidera à jouer une partie plus importante. C'est un journaliste étranger. Même si je n'ai pas utilisé les bonnes manières avec lui, j'espère qu'il nous aidera à rétablir la vérité auprès de l'opinion publique pour que justice soit faite, pour que les auteurs du massacre soient jugés.

LA DIRECTRICE : (*elle serre en silence la main du journaliste*) Merci d'accepter de nous aider. Mais ce sera très difficile de prouver la vérité.

L'HOMME : Nous devons essayer, avec l'aide de la presse étrangère, avec les actions du Comité des mères des enfants tués, peut-être réussirons-nous à attirer l'attention sur notre drame.

LE JOURNALISTE : J'ai besoin de témoignages sérieux et crédibles pour démontrer qui a commis le massacre et pour savoir s'il pouvait être évité.

LA DIRECTRICE : Si mon témoignage n'a pas été cru par les gens de Beslan, imaginez s'il sera cru par les autres... il faudra un procès pour établir la vérité. En tout cas je peux dire ce que moi j'ai vécu durant ces trois jours de séquestration.

LE JOURNALISTE : Je vous écoute, mais ce que vous me direz devra être vérifié. Et je ne sais vraiment pas comment ce sera possible.

L'HOMME : Le Comité des mères se chargera de recueillir d'autres témoignages utiles.

LE JOURNALISTE : Mais que fait ce Comité des mères en ce moment ?

L'HOMME : Hier, un jour avant l'inauguration de l'école, étiez-vous au courant que ce Comité a occupé la salle du Tribunal de Vladikavka ? Après des mois de plaintes ignorées, le Comité demande l'ouverture d'une enquête contre la direction du FSB, contre le ministère de l'intérieur et contre le quartier général qui aurait dû coordonner les opérations. Le vice- procureur Shepel, venu de Moscou a refusé de rencontrer ces mères.

LE JOURNALISTE : Qu'est-ce qu'elles ont l'intention de faire ?

LA DIRECTRICE : Demain avec toutes les femmes vêtues de noir, aura lieu une veillée dans l'école détruite. Puis il y aura une cérémonie pour inaugurer une œuvre représentant trois mères pleurant et levant les bras vers les cinquante- quatre petits anges volant vers le cie, les mères refuseront la présence des autorités. Susanna Dudieeva, leader du Comité, tiendra un discours public durant lequel elle soutiendra que Putin protège et est complice des forces de l'ordre qui ont permis le massacre, spéculant sur la mort des victimes pour justifier face au monde sa guerre en Tchétchénie. Parents des victimes et rescapés se préparent ainsi dans la haine à commémorer l'année du deuil. Durant trois jours, di premier au trois septembre, les gens de Belsan resteront dans la salle de gymnastique de l'école, comme un an auparavant, sans manger ni boire. Parmi les décombres seront exposées les photographies des victimes et à 13,05, le 3 septembre, anniversaire de la première explosion, ils s'agenouilleront. Ensuite, ils se rendront, en procession au cimetière. Il y aura une foule immense qui viendra de tout le Caucasse consommer le dernier banquet funèbre. Personne n'entrera dans les deux écoles neuves, exagérément luxueuses, terminées en un temps record, avec piscine, saunas, restaurants et laboratoires high-tech,

cadeau de la millionnaire Elena Baturina, femme di maire de Moscou et tsarine de tous les marchés.

LE JOURNALISTE : Nous en étions restés à votre témoignage commencez par le début de la première journée.

LA DIRECTRICE : Ça aurait dû être une grande fête comme chaque année. Les élèves, les parents, la famille participent à la première journée d'école, les enfants s'embrassent, souriants, heureux d'être de nouveau ensemble, les parents se saluent joyeusement. Tout était prêt : discours de bienvenue, échange de petits cadeaux. Une fête en somme où tout le monde met ses plus beaux habits. Tous heureux de se retrouver ensemble. C'est dans cette atmosphère qu'arrivent à l'improviste des hommes armés menaçant des représailles. On appelle la directrice. Je me présente la peur dans l'âme. Tout en me menaçant, ils m'invitent à demander aux personnes présentes de rester calmes et de rassembler tout le monde dans la grande salle de sport, car il s'agit d'une prise d'otages. Ils déclarent être des guérilleros luttant pour la libération de leur pays, la Tchétchénie, et prétendent être là pour demander à Putin de reconnaître leur indépendance et de retirer ses forces armées. Mais on sait déjà tout ça. Ils me demandent de parler aux enseignants et aux parents pour les convaincre de suivre les ordres des guérilleros afin d'éviter des actes imprévisibles, dangereux. Ils me contraignent à rester toujours près des hommes du commando. Ils me demandent les clés des classes, du laboratoire et veulent savoir où sont situés les compteurs électriques et de l'eau. Je dois leur obéir, Je vois que d'autres guérilleros mettent des bombes qu'ils accrochent à des câbles situés juste au-dessus de la tête des enfants. L'un des guérilleros a le pied appuyé sur une espèce de pompe et hurle qu'ils doivent tous restés sans bouger à leur place, sinon il lèvera le pied et ils sauteront tous en l'air. J'étais terrifiée, mais je devais essayer de rester calme pour rassurer les otages. J'ai disputé les enfants parce qu'ils pleuraient. J'ai

imploré les parents afin qu'ils collaborent à maintenir le contrôle de la situation.

LE JOURNALISTE : Et comment ont-ils réagi ?

LA DIRECTRICE : Ils m'ont insultée disant que je collaborais avec les preneurs d'otages, mais je cherchais seulement à garder le contrôle de la situation.

LE JOURNALISTE : Qui servait d'intermédiaire entre les guérilleros et l'extérieur ?

LA DIRECTRICE : C'étaient les chefs du commando qui parlaient directement avec un délégué de la police. Ils sortaient pour parler. Ils me menaçaient en me disant que je devais parler aux élèves et aux otages pour leur dire de rester calme et de faire ce qu'on leur demandait.

LE JOURNALISTE. Et qu'est-ce qu'ils demandaient ?

LA DIRECTRICE. : Que tous les otages se déshabillent parce qu'il faisait trop chaud et qu'ils utilisent leurs vêtements comme paillasse pour s'allonger.

POUR LIRE LA SUITE CONTACTER L'EDITEUR

